

Objet d'étude : « Vivre aujourd'hui : l'humanité, le monde, les sciences et la technique »

Programme Limitatif : « Rythmes et cadences de la vie moderne : quel temps pour soi ? »

Proposition 3 : Séance inaugurale

Marcher : remonter le temps ?

Questionnements	<ul style="list-style-type: none">- Quels rôles jouent la vitesse et la lenteur dans nos vies ?- La marche : temps d'invitation à l'introspection ?- Marcher est-ce ralentir ?- Quels liens envisager entre temps individuel et temps collectif : le paysage comme médium de réflexion.- Quelles articulations entre les paysages arpentés et la marche du temps ?
------------------------	--

Documents choisis	<ul style="list-style-type: none">- Nicolas Bouvier, <i>L'usage du monde</i>, éd. la découverte, 1985.- Claudie Hunzinger, <i>Un chien à ma table</i>, éd. « J'ai lu », 2022.- Pascal Picq, <i>La marche</i>, éd. Autrement, Paris, 2015.- Sylvain Tesson, <i>Les chemins noirs</i>, Gallimard, 2016. <p>Des auteurs/ des œuvres : 3 rapports au temps différents :</p> <ul style="list-style-type: none">• Picq nostalgie de l'enfance, éloge du mouvement• Tesson : nostalgie• Bouvier : relation à l'altérité <p>L'ouvrage du paléanthropologue Pascal Picq envisage la marche comme une spécificité inhérente à notre espèce et à notre condition humaine : l'extrait proposé est un éloge du mouvement pendant l'enfance. On pourrait donc confronter cet essai (préface) à des textes littéraires relevant de l'autofiction qui permettent d'engager un questionnement sur les âges de la vie.</p> <p>Avec <i>Un chien à ma table</i>, Claudie Hunzinger questionne la place des personnes âgées dans une société sédentaire, la relégation et le lien social sont également présents : la marche est alors à la fois relation à l'altérité et réappropriation du corps, elle permet de remonter le temps.</p> <p>Les œuvres posent des questions d'échelles qui ne seront pas envisagées ici mais qui pourraient être relevées pour un travail ultérieur : en quoi ces récits sont-ils un journal de marche, journal à postériori, journal organisé, journal recomposé...</p> <p>Sylvain Tesson (ed. Folio), à l'instar de Claudie Hunzinger, aborde la question du corps défaillant (autonomie, relégation...)</p> <p>p.155 : mécanique comparaison par la marche du corps à une machine</p> <p>p. 43-44 : Correspondance corps et territoire : le temps pour soi est associé à l'espace du territoire.</p> <p>p.102 : La marche pour remonter le temps : marche et réminiscences.</p> <p>Nicolas Bouvier : Le voyage, dont la marche, comme rencontre avec l'altérité (p. 362.363). <i>L'usage du monde</i>, multiculturalisme et étirement du temps collectif, en articulation avec le temps historique. Se construire par la marche (p.206) «On croit faire un voyage et c'est le voyage qui nous fait».</p> <p>(intertextualité : Sylvain Tesson p.61 , monde vu par prisme culturel : un paysage modelé par des expériences culturelles : visuelles, littéraires etc.)</p>
--------------------------	--

Pistes de réflexions	<p><u>Dans le cadre d'une séance inaugurale les extraits pourraient permettre de :</u></p> <ul style="list-style-type: none"> - Penser la référence à soi, au corps et donc au temps (mutilé, vieillissant, mémoire de la vitalité du corps jeune, etc.), la réappropriation de son temps et de son corps par la marche. - Comprendre en quoi la littérature par l'expérience commune de la marche, de la culture visuelle porte un point de vue sur le monde et le temps et permet de réfléchir à la manière de confronter ces points de vue. - Exprimer un point de vue sur « vivre aujourd'hui le monde » par l'expérience commune de la marche, de la littérature, de la culture visuelle - Comprendre les visées ontologiques et esthétiques du récit en lien avec le programme limitatif : comment la marche de l'homme s'articule-t-elle avec les temporalités et le paysage ? Quelle relation entre marche et nostalgie ? Marcher est-ce recouvrir une forme de liberté ?
-----------------------------	---

Objectifs pédagogiques / compétences	<p>Dans le cadre d'une séance inaugurale le corpus permettrait d'articuler le programme limitatif avec l'objet d'étude du programme et le nouveau questionnement en visant les finalités suivantes :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Confronter des connaissances et des expériences pour se construire ; • Construire une réflexion sur la condition humaine et les défis du monde contemporain (dimension anthropologique du questionnement) ; • Mettre en perspective des textes vers une écriture réflexive argumentative : comprendre la dimension réflexive et argumentative du récit d'une expérience de marche (de l'empathie fictionnelle à la réflexivité)
---	--

Pistes de mises en œuvre

Dans le cadre d'une séance inaugurale, il s'agit d'envisager l'expérience individuelle de la marche dans une perspective anthropologique : ainsi vient-elle se confronter à des questionnements sur la condition humaine face aux défis du monde contemporain par le prisme de notre rapport au temps.

Le programme envisage une réflexion sur la condition humaine et les défis du monde contemporain qui ne se limitent pas à un panorama de crises. La beauté de la nature (l'humanité et le monde), les avancées de la science (pour mieux connaître le monde ou réparer les corps) comme celles de la société (dans la diffusion des savoirs, dans l'émancipation des individus) proposent un regard lucide et équilibré sur les atouts aussi bien que les incertitudes de l'époque.

Bien que liminaire, cette séance permettra d'envisager l'enjeu argumentatif intrinsèque aux textes proposés qui sont autant de manières de voir le monde, et le temps, par le prisme de la marche. La relation à l'espace se double alors d'une relation au temps.

Marcher pour remonter le fil de son existence et de son humanité

Piste 1 :

Après une lecture-compréhension du texte de Pascal Picq, et d'un second texte au choix, les élèves pourraient réaliser un *Hexagon game* ([voir dispositif ici](#)) associant le texte de Pascal Picq et un second texte parmi le corpus proposé avec des références visuelles et des enjeux des textes.

L'objectif de cette mise en œuvre serait que les élèves perçoivent les différences entre les textes et soient à même de dégager les visées des textes, proposant alors une interprétation dépassant la simple compréhension (*vers la question de corpus*) afin d'entrer dans une réflexion sur le temps. Les *hexagon game* permettraient alors d'associer, de manière guidée, les premières notions associées au « temps pour soi » et aux « rythmes et cadences de la vie moderne » avec les finalités de la marche dans les textes articulant les problématiques du programme et les enjeux singuliers du texte. L'idée serait alors de permettre à l'élève de saisir que la déambulation dans une forêt ou un jardin peut recouvrir des manières très différentes d'aborder le rapport au temps (nostalgie, joie de retrouver son corps, résistance face aux changements...) en usant de démarches littéraires variées (éloge, rêverie) mais, au service de représentations esthétiques qui modèlent le rapport au monde (intertextualités littéraires et artistiques). L'*hexagon game* pourrait s'appuyer sur de courtes citations, à articuler avec les enjeux des textes et des visuels articulés aux questionnements.

Piste 2 : Un très court temps d'écriture autobiographique peut servir de déclencheur, on inviterait l'élève à décrire une expérience personnelle de la marche.

Dans un second temps :

- Claudie Hunzinger pourrait permettre d'abonder le texte en engageant un questionnement. En s'inspirant du texte de Claudie Hunzinger, on pourrait inviter les élèves à écrire un récit questionnant la relation à l'altérité (ici, la jeune chienne Yes) et/ou un objet fétiche pour se ré-approprier sa marche (ici *les Buffalo argentées*). Il s'agirait ici d'entrer dans la séquence par l'empathie fictionnelle avant de pouvoir amorcer une véritable réflexivité de l'écriture qui engagerait une vision sur le monde :
 - En quoi la compagnie permet de retrouver une forme de jeunesse et de résistance à l'adversité, et ainsi de remonter le temps par la marche ?
 - En quoi l'objet fétiche confère-t-il une espèce de force symbolique qui permet de s'accorder du temps pour soi ?
 - Comment la narratrice s'autorise-t-elle à arpenter des sentiers inconnus qui lui permettent de prendre un temps pour elle ?
 - Nicolas Bouvier : Le voyage, dont la marche, comme rencontre avec l'altérité (p. 362.363 *L'usage du monde*, multiculturalisme et étirement du temps collectif, en

articulation avec le temps historique). Se construire par la marche (p.206) : « On croit faire un voyage et c'est le voyage qui nous fait ».
(*intertextualité Sylvain Tesson p.61 , monde vu par prisme culturel : un paysage modelé par des expériences culturelles : visuelles, littéraires etc.)*

Annexes

CORPUS:

Texte 1 : Pascal Picq, *La marche*, éd. Autrement, Paris, 2015.

Il y a plus d'un demi-siècle déjà, je vivais au milieu de grands carrés appelés « planches » de légumes, cultivés par mes parents : radis, salades, choux-fleurs, poireaux, carottes... Mes parents étaient maraichers dans ce qu'on appelle la petite couronne, entre deux boucles de la Seine à l'ouest de Paris, là où s'accumule de nos jours un entrelacs ahurissant d'immeubles, de toutes et d'embouteillages. C'était à Gennevilliers.

Notre terrain s'étendait sur un hectare et était ceint de murs avec un haut portail à chaque extrémité. Contrairement aux terrains des membres de ma famille qui étaient aussi nos voisins plus ou moins proches, on ne pouvait pas contourner celui de mes parents.

Les rues butaient sur ce que, bien plus tard, j'identifierais comme le paradis perdu de mon enfance, un authentique microcosme. Et je me rends aujourd'hui compte, en observant mes petits-enfants, combien la vie moderne a volé à nos enfants la liberté de courir à toutes jambes, comme l'évoque le titre d'un livre de Peter Sloterdijk, *La Domestication de l'être*. Toute domestication commence par celle du corps, comme le démontre l'œuvre de Michel Foucault. On a coupé les jambes de nos enfants et, sans cette nécessité aussi ontogénétique qu'ontologique offerte par notre évolution, que sera l'avenir de notre espèce ?

On peut en effet nourrir dès aujourd'hui des inquiétudes, et éprouver une sorte de nostalgie des déambulations de la vie, celles vécues, celles du passé, celles évoquées par les poètes, les romanciers ou les rebelles : courir à nouveau dans les champs, marcher dans les bois (sans tomber sur un panneau propriété privée ou chasse gardée), errer sur une plage (sans buter sur une gargote bruyante ou une concession de plagiste), déambuler au marché avec un vieux panier, badiner le long de grandes allées arborées, flâner sur une grande place à l'heure du soir quand les habitants de la ville affichent leur proximité et leur identité sociale (une société de mixité péripatéticienne et non pas renfermée dans l'anonymat des embouteillages ou figée devant ses écrans)... Aujourd'hui, existe-t-il un espace ouvert où des enfants peuvent courir, ivres de liberté ? Ils ne peuvent même plus tomber et s'écrocher un genou sans que les parents s'affolent. Notre société est tombée sur la tête et a vraiment besoin de reprendre pied.

Comme mes parents étaient très occupés par leur dur labeur, je faisais ce que je voulais. Selon leurs dires, j'ai marché et couru très jeune. Et quel terrain de jeu !

Je sautais par-dessus les bandes de radis et de carottes en prenant garde de ne pas les abîmer, car la terre garde les traces des faux pas et j'en ai vite appris les conséquences pour mes fessiers lorsque mon enjambée n'était pas parfaite. D'ailleurs, je me souviens d'un exploit qui effraierait nos éducateurs modernes.

J'avais une dizaine d'années et je courais sur des châssis, de grands carrés d'environ deux mètres de côté, composés de longues plaques de verre tenues par des cadres en bois. Je ne trouvais rien de mieux que de courir à toute vitesse sur la jonction, peu stable, de ces châssis, sautant de rangée en rangée, sur plus de trente mètres. Très concentré - on imagine pourquoi au risque d'un faux pas -, je n'avais pas vu mon père qui m'attendait en silence. Il n'a rien dit pour que je reste attentif à mon exploit. Mais une fois arrivé... Il y avait des sanctions, mais quel bonheur toutes ces transgressions ! Aujourd'hui, je serais envoyé chez un psychologue pour hyperactivité. Et pourtant, c'était le paradis.

Pascal Picq, *La marche*, p. 31-33

Texte 2 : Claudie Hunzinger, *Un chien à ma table*, éd. « J'ai lu », Paris, 2022 p.101-103 .

Quand Yes avait deviné que j'allais sortir, elle se précipitait sur mes chaussures, les secouait comme deux lièvres, avant de les jeter follement au loin, déchiquetées, détruites, tuées d'amour à l'avance. Sa joie, si je prenais mon manteau et si j'y ajoutais mon bâton, tournait à la folie joyeuse. Son extravagance me transportait. Résister à la mélancolie des temps, elle m'y devançait. Son ébriété ne faisait qu'augmenter la mienne, et voilà comment je réussissais à ne pas ajouter d'ordre et de sécurité dans un monde devenu sécuritaire. J'étais émue de penser que nous ajoutions de la gaieté au monde. Et de l'inconvenance. De l'incorrection. De l'extravagance. Du foutraque. Du fabifoutraque.

C'est ainsi que grâce à elle j'ai repris l'habitude de sortir à l'aube pour aller marcher, grand silence, pas de loup, aucun bruit. Avec elle. Et avec mes Buffalo argentées. Je trouvais que ces grolles s'assouplissaient à chaque sortie. S'allégeaient. Me tenaient de mieux en mieux les chevilles, tout en me décalant de la société et de son centre. On explorait des recoins où je ne n'allais plus, et même des recoins où je ne m'étais encore jamais faufilee. Je faisais des progrès. Je les notais dans mon agenda: 3 km. 5 km. 7 km, aller et retour. Ce n'était qu'un début. Un laborieux début. Puis j'ai embarqué mon portable dans la poche pour savoir combien de pas je faisais en deux heures. Et combien de kilomètres. Un jour, on a marché aller et retour 13 kilomètres, ou plutôt toute une journée, ça nous avait pris la journée. J'avais senti que c'était le maximum. J'avais alors dessiné dans ma tête les contours d'une île d'environ 7 kilomètres de rayon. De rayonnement. C'était notre île. Une île en montagne. On allait vivre sans aller vite, ni loin. Explorer ce qui nous était proche.

On était heureuses de marcher, transportées pareillement de joie par l'aventure, les rencontres de tous types. Yes, la plus enthousiaste.

Elle, mon maître. Chien de garde à la maison, aboyant sur le seuil pour défendre son territoire domestique; chien de troupeau dehors. Si je traînais trop à son goût, elle s'approchait par-derrière et venait me pincer une cheville, juste au-dessus de la chaussure, la prenant dans sa gueule comme la patte d'une brebis pour me mener où j'aurais dû aller: à la maison. Elle n'aimait pas que je m'ensauvage. Que je dépasse les limites. C'était une bête créée par Adam. Non par Ève. Revoir la naissance de Renart.

Elle tenait à revenir des limites. À rentrer à la maison. Domus. Elle nous avait accompagnés depuis si longtemps, nous avait protégés des loups, veillés près du feu. C'était ça son rôle et elle le prenait très au sérieux. Rapporter un bout de bois que je lui lançais ne lui disait rien.

Courser les biches non plus. Elle préférait les mousses, qu'elle dépeçait à grands coups de dents, comme si elles étaient des hyènes, me montrant comment faire, puis s'y roulait, heureuse du carnage qu'est survivre. Plus au monde que moi. Avec plus d'implication physique.

On traversait les marais saturés de sécrétions.

On traversait les forêts poilues, pas possible comme elles étaient poilues, couvertes de fougères brisées par les pluies, de bruyères rugueuses, d'innombrables sortes de mousses, parfois quatre variétés sur un seul rocher, avec des formes de grands canapés, de fauteuils, d'oreillers, avec des matières de barbes et de torsos virils, et aussi de pubis et d'aisselles féminines.

Texte 3 : Nicolas Bouvier , *L'usage du monde* , éd. la découverte, 1985, 2014, p.361-363

Le Château des Paiens

Après une heure et demie à bon pas, on traverse

un joli bois de peupliers, commode pour faire la sieste, parce qu'on a déjà marché huit kilomètres depuis le canal qui alimente la filature de Pul-i-Khumri. Puis, on reprend la route, et les cavaliers qu'on interroge vous

désignent une éminence au nord-ouest: Kafir Khale — le Château des Païens¹. On chemine encore une petite heure et l'on atteint le pied de la colline, persuadé de s'être trompé, parce que le versant éventré par la fouille est invisible de cet endroit de la route, et qu'on ne distingue aucune trace d'occupation ni n'entend aucune voix. Puis on aperçoit des empreintes de pneus qui sillonnent en lacets cette forte pente de terre jaune, on se dit: c'est bien là, on hèle, on attend et l'on voit apparaître sur la crête, en silhouette contre le ciel gris, de petits personnages qui mettent les mains en cornet et crient :

- Avez-vous le courrier ?
- Non.
- Ahhh...
- et ils disparaissent.

On grimpe, et on comprend alors que ce qu'on avait pris pour le sommet n'est que l'arête d'un replat bien garanti du vent, qui abrite cinq grandes tentes militaires disposées comme le camp d'un roi shakespearien, la table du goûter encore dressée en plein air - thé, pain noir, miel de France - un édicule qui doit être une douche et, sur la droite de ce palier, une cagna où le cuisinier musulman s'affaire entre les seaux et les marmites fumantes.

On serre des mains.

(...)

Le professeur et ses adjoints se dérident¹. Le Figaro littéraire, cinq numéros du Monde et des publications russes sur les fouilles en cours au Tadjikistan, qui ont mis trois mois pour arriver ici via Tachkent - Moscou - Paris - Karachi - Kaboul, alors que, sans le « rideau de fer », le chantier des collègues soviétiques serait à deux jours de camion à peine.

Bien que le soleil soit caché, la vue de la colline est admirable : on domine une immense étendue de joncs, de marais, de labours couverts d'épines, entre lesquels serpente un ruisseau bordé de saules. Au sud-est, on aperçoit sur plusieurs kilomètres le chemin que j'ai suivi. Je mesure la déception de ceux de la fouille, qui ont largement eu le temps de me voir approcher, en espérant des lettres.

À l'est : deux villages de yourtes couleur blé, noyées dans la glaise et les flaques, quelques bosquets, tous les tons de l'automne. Dilué dans cet espace roux où parfois un cavalier laisse une trace de poussière, le présent ne pèse pas lourd. Quant au passé : le sommet de la colline, nivelé par les fouilles, révèle les fondations soigneusement dégagées d'une sorte d'oppidum formant un long rectangle qu'un gigantesque escalier encore partiellement enfoui, et qui couvre l'autre versant, relie au niveau de la plaine. C'est le Temple du Feu, dynastie des Grands Kouchans. Je me sens ignorant comme une borne; il faudra me faire expliquer tout cela dès demain.

- Avez-vous eu froid dans le Shibar ?
- Je m'estime heureux d'avoir encore mes oreilles.

À cinq heures, le brouillard de la plaine atteint la colline; à six, la cloche qui annonce le repas en fait surgir des figures familières: l'orientaliste belge déjà rencontré en Perse ; l'assistant libanais du professeur, un as de la mécanique à l'obligeance duquel je dois plusieurs tours de dépannage; Dodo et Cendrat, deux voyageurs de notre espèce qui s'emploient ici. Ils s'avancent, les ongles noirs de terre, du pas recru et satisfait qu'on a après une journée de travail au grand air. Retrouvé aussi Ashour, le globe-trotter algérien entrevu à Kaboul, qui reprend ici les couleurs que deux ans de tribulations lui ont fait perdre. Il occupe seul la grande tente où je vais m'installer: lampe à pétrole, son foulard rouge corsaire jeté sur le lit avec le carnet de toile cirée dans lequel il tient son journal, une cartouche de Camel achetée avec sa dernière paie, un couteau « opinel », et un ocarina que nous n'entendrons jamais car il se fait prier et que, de notre côté, nous n'insistons pas trop. Chantant volontiers par contre, et agréablement : Le rossignol et puis la ro-o-se ou Tu n'iras pas faire la guerre, Giroflée, Girofla..., quelques vieilles rengaines « anar » qui remontaient au Fort-Chabrol — où les avait-il apprises ? — puis de nouveau Le rossignol... Un peu monotone. Tout de même : un joli-talent-d'artiste, comme on dit dans les banquets.

¹ 1. Pour le paysan afghan: Grecs, Parthes, Kouchans, Sassanides, et tout ce qui précède l'Islam : Kafir (païen) que tout cela.

Texte 4 : Sylvain Tesson, *Sur les chemins noirs*, Gallimard, 2016

Nostalgie d'un territoire fantasmé

Je saluais les ruines que je croisais, ne manquais pas de les visiter. Souvent c'était le vestige d'une commanderie, postée en contre-haut d'un plateau. Elle avait présidé aux destinées d'une société agreste. Mais l'après-guerre avait sonné l'exode au pied des reliefs. Subsistaient ces chicots de murs plantés dans l'herbe jaune. C'était des endroits attirants. Chaque mur écroulé abritait la possibilité d'une halte. Elles étaient précieuses, ces zones de repli défendues par les herses de mûres. Une plage de silence valait un royaume. Les géographes avaient inventé une superbe expression pour décrire le phénomène d'abandon des villages d'altitude de la Provence. Ils parlaient du « déperchement ». Le mouvement avait commencé au cours de la première révolution industrielle, puis il y avait eu la saignée paysanne de 1914 et l'industrialisation du pays au cours du XX^e siècle. Après la seconde guerre, les hauts plateaux calcaires s'étaient dépeuplés extraordinairement vite. Les Trente Glorieuses avaient aspiré le paysan en bas de sa pente, vers la plaine. Certains avaient choisi la ville. Les hommes avaient rêvé d'une existence plus facile et de chemins moins empierrés. La vie était devenue confortable et les enfants moins sales. Giono avait trouvé le moyen d'imaginer un regain et de vivifier un hameau par la grâce du roman, mais la plupart du temps les villageois avaient décroché, comme décroche la section quand l'ennemi contre-attaque. Quand un pays de montagne se modernise, l'homme ruisselle comme une nappe d'eau. Et la vallée frappée d'Alzheimer ne se souvient même pas que la montagne a retenti de vie. Pouvais-je me douter que ces talus résonnaient autrefois des cris muletiers ? Le passé n'a pas d'écho. En une moitié de siècle l'accélération et l'hypertrophie des systèmes humains – villes, nations, sociétés, entreprises – avaient institué un nouveau solfège dans les vallées. La *question de la taille* et la *question de la vitesse* étaient les nouvelles fondations du monde du XXI^e siècle. L'agitation et l'obésité ne sont jamais d'heureuses nouvelles. Il y avait cependant une consolation : si l'on considérait que le flux était la seule loi de la vie, que l'Histoire n'avait pas de sens, que nous étions emportés dans le train fantôme, sans espoir d'en freiner ni d'en modifier la course, on pouvait trouver une issue en recourant aux chemins. Il suffisait de reprendre la marche en saluant les bêtes pour peu qu'on en croisât.

P 43-44

Texte 5 : Cédric Gras, *L'hiver aux troussees*, Stock folio, 2016

Marche comme réminiscence.

Cédric Gras, écrivain et reporter français est venu rejoindre Sylvain Tesson sur une partie de son itinéraire.

Gras me disait ses voyages dans les forêts de Sibérie. Il était parti traverser l'Extrême Orient russe à pied, du nord au sud, de manière que sa descente accompagnât la progression de l'automne vers les basses latitudes¹. Escortant l'entrée des forêts dans l'hiver, il assurait le service mortuaire des arbres. Je lui déroulais ma théorie des saisons : jusqu'à l'automne, les forêts étaient des masses indistinctes où l'œil aurait été en peine de distinguer un arbre de son voisin. Soudain, l'automne arrivait, allumait ses flammèches. Tel arbre au cycle plus court s'embrasait. Ici ou là dans le couvert, des touches de feu s'individualisaient. Un arbre devenait un être distinct. Puis il s'éteignait pour l'hiver.

A Barjac, une plaque sur le mur du cimetière : « Passant, arrête-toi et prie, c'est ici la tombe des morts. Aujourd'hui pour moi, demain pour toi ».

Le souvenir de ma mère défunte me murmurait confusément ce genre de choses. Sa pensée m'escortait par jaillissements nés d'une vision : pourquoi le souvenir des disparus est-il lié à des spectacles

anodins comme une branche oscillant dans le vent ou le dessin de l'arête d'une colline ? Soudain les spectres surgissent. Pendant quelques mois, j'avais porté une bague à tête de mort qu'on m'avait retirée après ma chute. L'inscription latine gravée au revers du crâne disait la même chose que la plaque de Barjac : « je fus ce que tu es, tu seras ce que je suis ». J'avais tardé à me pénétrer de cette évidence que les Romains inscrivaient à l'entrée des cimetières. Décidément, j'avais deux millénaires de retard. Il était criminel de penser que les choses duraient. Les matinées de printemps étaient des feux de paille. Voilà longtemps que je ne m'étais pas trouvé exactement tel que je le désirais : en mouvement. Je jouissais de me tenir debout dans la campagne et d'avancer sur ces chemins choisis. Noirs, lumineux, éclaircis.

Entretien réalisé avec Sylvain Tesson à l'occasion de la parution de *Sur les Chemins noirs* en 2016

Sur les chemins noirs de Sylvain Tesson. Entretien

« Corseté dans un lit, je m'étais dit à voix presque haute : "Si je m'en sors, je traverse la France à pied". Je m'étais vu sur les chemins de pierre ! J'avais rêvé aux bivouacs, je m'étais imaginé fendre les herbes d'un pas de chemineau. Le rêve s'évanouissait toujours quand la porte s'ouvrait : c'était l'heure de la compote. Un médecin m'avait dit : "L'été prochain, vous pourrez séjourner dans un centre de rééducation". Je préférais demander aux chemins ce que les tapis roulants étaient censés me rendre : des forces. »

Peut-on définir ce livre comme un journal de voyage ?

Je parlerais plutôt de journal de marche, mais ce type de journal se heurte à un double écueil : celui de la répétition — tous les jours il se passe la même chose, je me mets en marche, je me repose, je me remets en marche... — et celui de la diffraction. Il faut structurer les sentiments, les idées, les réflexions, les méditations qui accompagnent une progression, afin de ne pas partir dans une effroyable dispersion. Donc ce livre est un journal organisé, un journal a posteriori. Au fond, c'est une forme de récit qui se donne l'apparence du journal.

En croisant certains randonneurs à la recherche du pittoresque, vous évoquez leur désir de se désennuyer. Auriez-vous fait le choix de vous ennuyer ?

Effectivement, je n'allais pas chercher un pays d'affichiste, de papier glacé, mais un pays perdu, un pays dans l'ombre, et on pourrait imaginer que le voyage sur les chemins oubliés, au rebours absolu du pittoresque, est une forme de recherche de l'ennui. C'est un paradoxe, à ceci près que le simple fait d'être dans l'action de la marche écarte du péril de l'ennui. Cela me fait penser à Barbey d'Aurevilly, qui, en parlant des chouans et de leur façon de combattre dans les chemins creux, emploie le verbe « chouanner ». Chouanner, cela veut dire prendre la poudre d'escampette, disparaître, défendre le monde que l'on aime en se dissimulant... j'ai envie d'en faire un principe d'existence.

Vous portez sur les paysages un regard plutôt scientifique, de botaniste, de naturaliste, de géologue...

J'ai une formation de géographe, et j'aime beaucoup Vidal de La Blache quand il explique que nous croyons être les régents de l'histoire, alors que nous sommes d'abord les disciples du sol. Le fait de marcher à travers cette extraordinaire mosaïque climatique, géologique, écosystémique de la France, m'a confirmé dans cette idée. Je ne crois pas qu'on soit tout à fait le même quand on vit dans le calcaire que lorsque l'on vit dans le granit.

Vous évoquez souvent la notion d'interstices...

C'est exactement le principe de ce cheminement : chercher les interstices où une dissimulation est possible. Je crois que cette dissimulation est urgente, car nous sommes rentrés dans une époque de surveillance généralisée et consentie. Ce n'est pas nouveau, mais avec le déploiement des nouvelles technologies dans tous les champs de notre existence, nous savons maintenant que nous vivons dans le faisceau, sous l'œil, comme l'œil de Sauron dans *Le Seigneur des Anneaux*.

L'homme qui arrive dans le Cotentin est différent de celui parti du Mercantour ?

D'abord, je m'étais

reconstruit physiquement par cette belle activité, très simple, très pure, et probablement fondatrice, qu'est la marche. Deuxièmement, j'avais porté un regard sur un pays que je ne connaissais pas, la France, et j'avais pu me rendre compte de la disparition d'une catégorie de population, les paysans, ceux-là même qui ont forgé le visage de la France. Ils nous lèguent quelque chose qui s'appelle le paysage, et ils ne seront plus jamais là pour nous l'expliquer. Troisième leçon, c'est qu'il est possible de traverser le pays en se glissant dans les interstices grâce à un outil très simple, la carte au 1/25 000e, cette carte au trésor qui nous révèle les chemins de traverse. J'ai essayé de bâtir un texte autour de cette idée qu'il y avait une forme d'accomplissement intérieur de la pensée, de l'équilibre, du sentiment d'être à la verticale de soi-même, à condition de se tenir sur ces chemins où on est autonome, libre, environné par la beauté des paysages.

Peut-on définir ce livre comme un journal de voyage ?

Je parlerais plutôt de journal de marche, mais ce type de journal se heurte à un double écueil : celui de la répétition — tous les jours il se passe la même chose, je me mets en marche, je me repose, je me remets en marche... — et celui de la diffraction. Il faut structurer les sentiments, les idées, les réflexions, les méditations qui accompagnent une progression, afin de ne pas partir dans une effroyable dispersion. Donc ce livre est un journal organisé, un journal a posteriori. Au fond, c'est une forme de récit qui se donne l'apparence du journal.

En croisant certains randonneurs à la recherche du pittoresque, vous évoquez leur désir de se désennuyer. Auriez-vous fait le choix de vous ennuyer ?

Effectivement, je n'allais pas chercher un pays d'affichiste, de papier glacé, mais un pays perdu, un pays dans l'ombre, et on pourrait imaginer que le voyage sur les chemins oubliés, au rebours absolu du pittoresque, est une forme de recherche de l'ennui. C'est un paradoxe, à ceci près que le simple fait d'être dans l'action de la marche écarte du péril de l'ennui. Cela me fait penser à Barbey d'Aurevilly, qui, en parlant des chouans et de leur façon de combattre dans les chemins creux, emploie le verbe « chouanner ». Chouanner, cela veut dire prendre la poudre d'escampette, disparaître, défendre le monde que l'on aime en se dissimulant... j'ai envie d'en faire un principe d'existence.

Vous portez sur les paysages un regard plutôt scientifique, de botaniste, de naturaliste, de géologue...

J'ai une formation de géographe, et j'aime beaucoup Vidal de La Blache quand il explique que nous croyons être les régents de l'histoire, alors que nous sommes d'abord les disciples du sol. Le fait de marcher à travers cette extraordinaire mosaïque climatique, géologique, écosystémique de la France, m'a confirmé dans cette idée. Je ne crois pas qu'on soit tout à fait le même quand on vit dans le calcaire que lorsque l'on vit dans le granit.

Vous évoquez souvent la notion d'interstices...

C'est exactement le principe de ce cheminement : chercher les interstices où une dissimulation est possible. Je crois que cette dissimulation est urgente, car nous sommes rentrés dans une époque de surveillance généralisée et consentie. Ce n'est pas nouveau, mais avec le déploiement des nouvelles technologies dans tous les champs de notre existence, nous savons maintenant que nous vivons dans le faisceau, sous l'œil, comme l'œil de Sauron dans *Le Seigneur des Anneaux*.

L'homme qui arrive dans le Cotentin est différent de celui parti du Mercantour ?

D'abord, je m'étais reconstruit physiquement par cette belle activité, très simple, très pure, et probablement fondatrice, qu'est la marche. Deuxièmement, j'avais porté un regard sur un pays que je ne connaissais pas, la France, et j'avais pu me rendre compte de la disparition d'une catégorie de population, les paysans, ceux-là même qui ont forgé le visage de la France. Ils nous lèguent quelque chose qui s'appelle le paysage, et ils ne seront plus jamais là pour nous l'expliquer. Troisième leçon, c'est qu'il est possible de traverser le pays en se glissant dans les interstices grâce à un outil très simple, la carte au 1/25 000e, cette carte au trésor qui nous révèle les chemins de traverse. J'ai essayé de bâtir un texte autour de cette idée qu'il y avait une forme d'accomplissement intérieur de la pensée, de l'équilibre, du sentiment d'être à la

verticale de soi-même, à condition de se tenir sur ces chemins où on est autonome, libre, environné par la beauté des paysages.

Entretien réalisé avec Sylvain Tesson à l'occasion de la parution de *Sur les chemins noirs*

LIENS COMPLÉMENTAIRES

Claudie Huzinger :

Interview de Claudie Hunzinger, Virginie François, Le Monde, 28 octobre 2022.

https://www.claudie-hunzinger.com/IMG/pdf/2022-10-27-le_monde.pdf

Interview de Laurence Devillairs, sur *La splendeur*, France Inter, vendredi 7 juin 2024.

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/15-de-plus/15-de-plus-du-vendredi-07-juin-2024-6866370>

Entretien avec Sylvain Tesson, Gallimard.

<https://www.gallimard.fr/Media/Gallimard/Entretien-ecrit/Entretien-Sylvain-Tesson.-Sur-les-chemins-noirs>